

il donc de deviner ses pensées ? Cela l'irrita un peu, d'autant plus que la question avait été faite, lui semblait-il, avec un peu d'ironie.

— Vous ne devez pas en douter, je suppose, et ce doit-être là le sentiment de tout chrétien, dit-elle froidement. Aussi le tenterai-je par mes faibles prières.

— Oui, ce sera là le plus sûr moyen, répondit-il d'un ton grave.

Il n'y avait plus trace de raillerie dans le regard qui se dirigeait, plein d'une émotion inquiète, vers la forme mince et incomparablement élégante penchée à la fenêtre.

— Mais, après tout, il ne faut rien exagérer, et il n'y a là, vraisemblablement, qu'une des idées paradoxales propres à ce caractère assez énigmatique.

— Peut-être, dit Anita sans pouvoir réprimer un geste de doute. Mais, d'ailleurs, je la comprends un peu...

— Vous la comprenez ? murmura Ary, avec l'accent d'une extrême surprise. Vous, une catholique... et très fervente, paraît-il !

— C'est bien pour cela que je comprends les angoisses et les doutes de ceux qui n'ont pas ce bonheur ! répondit-elle avec vivacité.

Elle s'attendait à une riposte dédaigneuse ou irritée, mais Ary demeure silencieux, une expression pensive dans le regard.

## X

Quelques instants plus tard, les jeunes filles quittaient la salle d'étude afin de changer de toilette. Le dîner réunissait, outre le conseiller Handen et Wilhelm Marveld, le pasteur Heffer avec sa femme et ses filles, ainsi que quelques autres parents. En raison de la stricte intimité de cette soirée, Anita n'en avait pas été exclue. Le contraire ne lui aurait aucunement déplu, car la présence du conseiller était toujours pour elle un ennui. Mais enfin, il n'y avait pas de prétexte pour s'en dispenser.

Et, sans empressement, elle revêtit la plus élégante de ses toilettes — une robe de lainage bleu foncé qui ferait certainement un étrange contraste avec les costumes clairs de ses cousines. Le pire, c'est qu'elle était passablement fanée. Mais la petite bourse d'Anita était fort mince pour l'instant car il y avait dans le quartier une famille si misérable ! N'aurait-il pas été criminel, pour acheter une robe neuve, de refuser sa petite obole à ces pauvres gens ? Et, d'ailleurs, qui s'occuperait du plus ou moins de fraîcheur de sa toilette, comme d'ordinaire, à passer inaperçue ? Avec ce fichu de gaze blanche, confectionné la veille par ses mains habiles, elle serait encore présentable.

La coquetterie la plus recherchée n'aurait pu trouver mieux... Ce costume foncé, le nuage vaporeux de cette gaze autour de son teint d'Espagnole, sa belle chevelure brune aux ondulations naturelles, tout cela formait un ensemble d'une sobriété, d'une simplicité délicieuse, qui s'harmonisait merveilleusement avec ce visage aux traits si

fins, à l'expression d'une lumineuse et fière douceur.

Ce fut le cri spontané de Maurice lorsqu'Anita descendit près de lui.

— Que vous êtes jolie, Anita !

L'enfant se trouvait seul dans la salle d'étude où il prenait ses repas depuis qu'il ne pouvait plus se mouvoir. Mais, par la porte entr'ouverte, il voyait ce qui se passait dans le salon, et, fréquemment, l'un ou l'autre de ses parents venait lui tenir compagnie. A son exclamation, quelques personnes debout non loin de cette porte se retournèrent vivement. Anita souhaita avec ardeur de rentrer sous terre lorsqu'elle eut reconnu en l'une d'elles le conseiller, lorsqu'elle rencontra son regard plein d'une malice diabolique.

— Ah ! vous jouez à la petite violette, Mademoiselle Anita ! s'écria-t-il de sa grosse voix railleuse. Vous avez mis du temps à étudier ce costume, hein ? C'est assez bien réussi, vraiment, et bien des naïfs pourraient s'y laisser prendre. Vous êtes une dangereuse petite coquette et vous excellez à jouer la comédie de la tristesse et de la simplicité. Mais vous avez du reste de quoi tenir ! acheva-t-il d'un ton d'insultant dédain.

Aux premiers mots de cette apostrophe inattendue, Anita avait tour à tour rougi et pâli, car jamais le malveillant personnage n'avait montré si ouvertement devant tous ses sentiments haineux à l'égard de la fille de son neveu. Mais à ces dernières paroles qui s'adressaient à sa mère morte, l'indignation lui fit surmonter son premier saisissement.

— Vous pouvez m'injurier, moi qui ne suis qu'un enfant sans défense, mais je ne souffrirai pas que vous touchiez à ma mère ! s'écria-t-elle en fixant ses grands yeux étincelants de colère sur le conseiller qui ricanait méchamment.

— Oui, c'est odieux, mon oncle, ce que vous faites là ! s'écria Frédérique d'un ton méprisant.

Ulrich, le regard chargé de colère, avait fait un pas en avant et ouvrait la bouche pour riposter vertement au conseiller. Mais quelqu'un s'approchait vivement. Sous l'éclatante lueur des lampes posées près de Maurice apparut le visage d'Ary, très pâle et témoignant d'une effrayante irritation.

— Que signifient de semblables paroles, mon oncle ? Dois-je vous rappeler, tout d'abord, les égards qui sont dus à une femme ? dit-il d'une voix qui tremblait d'indignation.

— A une femme ? Tu appelles une femme cette petite fille ! s'écria le conseiller avec un éclat de rire sardonique. Et tu me demandes la raison du petit discours que j'ai tenu à lui adresser ? Mon cher neveu, c'est que j'ai en horreur, oui, positivement en horreur, ces petites saintes nitouches, ces...

— Taisez-vous, mon oncle, je ne souffrirai pas un instant de plus qu'Anita soit ainsi insultée ! interrompit Ary avec une sorte de violence. Je ne sais à quel propos vous vous attaquez à sa toilette — et Frédérique comme Ulrich se le demandent aussi, probablement, — mais si vous la trouvez trop dépourvue de franfreluches, il y a non loin d'ici une pauvre famille qui sait où est passé cet argent qui